

Thérèse

Ton ventre contre mes fesses, ton sexe *is like a square lump of sugar* alors même que ton caramel me nappes la raie comme le baba ventru du dimanche. J'écoute le tictac de ta montre sous le matelas, ta visite m'a laissée rêveuse, je vois une grosse pendule de bois dans ce lointain livre de mon enfance ouvrant sur un jardin merveilleux.

Bien sûr que dans cet encastrement-ci, ma vulve doit s'étirer comme les yeux d'un Chinois coiffé de son cône aplati d'osier, et les angles de ton bloc sont encore un peu durs au coin de ma paupière, mais je ne suis pas en sucre, ça tire mais ne fond pas. Je n'entend rien au cubisme mais je savoure pourtant le poids de ta tête de marteau sur le bord de ma gerce, cube sur trait. Tant, du moins, que la coulure de sève qu'elle suce, appliquée – dans la famille, on n'a jamais aimé le gaspillage – de son tréfonds jusqu'à sa marge, ne lui aura pas rendu sa chair de litchi. Après, c'est une autre école.

Passes le moment où sa rétractation transitoire m'évoque un étron humide. Nous sommes entre gens de bonne compagnie, et réalistes qui plus est : comment saurais-je garder un colombin si tendre dans la vallée étroite de ma raie sans l'écraser comme une crêpe mal cuite ? Je pèse mon pesant, tout de même. Et serais-je plus aérienne que je n'aurais pas la réserve nécessaire à conserver en l'état un tel jouet tentant, appelant la trituration.

Il y a cette fois aussi où tu n'éjacules pas.

Timidement, tu le dis. Ta timidité cadre mal avec les pornos que j'ai pu voir, à vingt ans, quand pour moi tout était encore à faire. Et quand regarder un porno était quelque chose d'audacieux, de subversif. De subversif ? Que de conformisme, de conservatisme, dans ceux que j'ai vus pourtant. Regardez ce qu'aiment les hommes, ce qu'aiment les femmes, et allons-y pour les clichés : tous pareils, (grosses) bites en avant et (grandes) chattes renversées, poussez, jouissez, criez, jouissez, criez, poussez, criez, poussez, jouissez. Bref, les combinaisons sont vite épuisées.

Et je ne parle pas des pauvres filles une carpette sur le dos qu'elles tiennent comme elles peuvent tandis que glissent sur leurs flancs les sabots de verrats qui les grimpent comme ils peuvent.

Il n'empêche, ça a été pour moi aussi efficace qu'une machine publicitaire d'un grand parti américain :

plus assez d'espace dans la tête, après le passage de la machine à broyer, pour les figures personnelles du saute-mouton.

Arrête de me recopier, de me refaire, de me répliquer disent les enfants.

C'est bien vrai, ça !

Parce que ce que j'ai vu, moi, à l'époque, mais je devais être bien mal conseillée en matière de filmographie, c'est que ce qu'elle aime, La Femme, c'est le viol.

Phénomène de société ?

De génération ? J'ai lu ailleurs que les fantasmes de viol sont fréquents chez les femmes que l'on a, soit empêchées de se masturber enfants, soit contraintes à « devenir propres » très tôt.

*Mercy, mercy!*, crie la petite fille sur son pot, s'il vous plaît, Maman, Papa, Papi, Mamie, Tatie, Tonton, encore un peu de temps, ne forcez pas ma nature, que sont six mois de plus ou de moins sur toute une vie ?

Eh bien énormément, ma chère petite, si ces six mois-là, ces douze mois-là, on te fait subir n'importe quoi (tu n'as pas croisé au moins un petit copain au parc, chez la nounou, chez des voisins ... alourdi par des couches pleines qui finissent par lui brûler les fesses, mais dont on ne veut pas le débarrasser, sous prétexte que comme ça, *il va apprendre à se retenir, le petit cochon ?*).

Société barbare, regarde donc un peu ce que tu fais de tes enfants !

Heureusement, nous leur achetons de beaux jouets pour Noël. Merci Maman, merci Papa, merci Papi, merci Mamie, merci Tatie, merci Tonton !

Tu n'as pas éjaculé. Il y a un temps pour apprendre à se retenir. Tu te relèves, tu es sur les genoux, tu caresses ta verge gonflée d'une main, je te regarde, tu tires doucement sur le préservatif que nous portons cette fois, c'est comme une mue, elle vient doucement, tu te branles. Je suis elle, ou bien, désignant une autre princesse dans le livre d'images, je suis elle mais toi tu es elle, disent les fillettes à une étape de leur enfance. Moi, je suis ta bite, gonflée de sang, bouillante dans le canal de ta main ferme. Caresse-moi encore, le sang me monte à la tête, la vraie, j'ai trop chaud, je suis ta bite, c'est bon – et ce suis n'est pas de suivre, ou alors brodons sur le thème de l'identification, je suis ça pour devenir moi et cetera ad libitum.

L'hiver, la technique de l'oignon, pelure sur pelure, me voilà chaudement vêtue pour affronter les frimas. J'imagine que tu portes condom sur condom, qu'il est possible de retirer peau après peau, un doigt puis l'autre, comme pour le gant d'agneau, même si tu n'as qu'un doigt. Je ne veux pas que tout vienne d'un bloc, comme lorsque l'on est assez adroit, ou chanceux, pour retirer à la grosse crevette sa carapace en une seule fois. J'imagine que tu t'épluches ainsi la bite, capotes translucides l'une après l'autre.

Fantasme tortueux d'émasculaton du savon ou de la dragée ?

Qu'allez-vous chercher là ?

Je suis ta bite gonflée de chaleur, tu m'as enlevé mon cling film qui, bien que lubrifié, me serrait le kiki, et branle-moi, branle-moi, branle-moi, mmmh, comme le bon pointer à la tête lisse que je suis. Beau, beau chien, là, là, brave bête !

J'aime que tu me caresses ainsi. Alors qu'entre mes deux mains je resserre mon ventre mou autour de mon nombril, qu'il plisse en raies verticales vers mon pénis – ça me rappelle les éventails d'aiguilles de pin dont petits on faisait des paniers – et se rassemble en petites rides méandreuses au-dessus, sous les seins et là, maintenant, quelle joie de penser qu'à l'instant, j'étais ce bel os de chair écarlate : amollie par l'accouchement, que j'aime venir t'habiter et être ainsi dure !

Oh, branle-moi encore...